

Autoportraits

Number 66, Summer 1992

De l'autre littérature québécoise, autoportraits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1992). Autoportraits. *Lettres québécoises*, (66), 5–13.

Autoportraits

ANNE-MARIE ALONZO

Née à Alexandrie le 13 décembre 1951, mais de langue maternelle française, Anne-Marie Alonzo vit au Québec depuis 1963 où elle est fort active dans le milieu littéraire québécois, notamment comme directrice de la revue *Trois* et du Festival Trois.

Avec la parution de *Geste* aux Éditions des Femmes à Paris en 1979, elle faisait une entrée remarquée en littérature. Depuis, elle nous a donné quelque vingt volumes dont *Bleus de mine* qui lui a valu le prix Émile Nelligan en 1986.

Écrire. Pour soi avant tout. Pour les autres — écrivain-e-s — lecteurs-lectrices qui savent ou ne savent pas que des origines différentes donnent des textes, un temps, un espace, une typographie, voire un langage différents. Écrire. Pour respirer. Sans autre choix de vie possible. Entrer en religion, en prison. Faire vœu de soumission à ce qui dicte, qui n'est pas soi.

Je n'ai pas de réel projet d'écriture, sinon le seul et unique projet d'écrire. Jusqu'à ce que mort — ou folie — s'ensuive.

[De mes livres, mes préférés sont] : *Veille* (1982), *Le Livre des ruptures* (1988), *L'Immobile* (1990). [Quant à leur place dans la littérature contemporaine ou québécoise] : c'est plutôt à vous d'en décider, il me semble...

[Sur leur apport à la littérature québécoise] : Je ne sais pas. La complexité ? L'exotisme ? Un-e auteur-e est-il, est-elle indispensable à une société ?

[Par contre, leur réception est] très bonne. Inattendue.



MARGUERITE
ANDERSEN

De langue allemande et française, Marguerite Andersen a vécu et enseigné en

France, en Angleterre, en Allemagne, en Tunisie, en Éthiopie, aux États-Unis, au Québec, et vit aujourd'hui à Toronto. Elle a publié plusieurs livres dont *Paul Claudel et l'Allemagne* (1965) et *De mémoire de femme*, un roman qui s'est mérité en 1983 le Prix des jeunes écrivains du *Journal de Montréal*.

Très active dans les milieux littéraire et

universitaire, elle est actuellement présidente de la Société des écrivains canadiens (section Toronto) et collabore à diverses revues anglophones et francophones telles *Canadian Book Review Annual*, *Canadian Journal of Comparative Literature*, *Canadian Literature*, *Le Sabord*, *Stop et XYZ*.

J'écris parce que je ne peux m'en empêcher et parce que, parfois, cela me rend heureuse. Et puis, dans ma famille, on a toujours écrit, les hommes surtout, il était temps qu'une femme s'y mette.

Tous mes livres me tiennent à cœur et parmi eux, c'est toujours le dernier que j'aime le plus. Je suppose que je suis une écrivaine mineure, au Québec, malgré le Prix du Journal de Montréal en 1983. Mais j'introduis, je pense, une vision plus universelle et plus internationale. Mes livres sont bien reçus ici comme ailleurs, par la critique comme par des individus.



BERNARD
ANDRÈS

Professeur de lettres à l'Université du Québec à Montréal depuis 1973, Bernard

Andrès participe activement à l'institution d'une littérature québécoise, tant par son travail critique que par ses œuvres créatrices.

Pour mémoire, il faut souligner qu'il a, entre autres, collaboré régulièrement (de 1979 à 1988) aux *Cahiers de théâtre Jeu*, à *Spirale*, a dirigé la revue *Voix et Images*, et a publié cinq volumes dont un roman fort novateur, *La Trouble-fête* (1986), et un imposant essai sur la constitution des lettres québécoises : *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres* (1990).

Les 200 mots d'Andrès

En débarquant dans la jeune vingtaine à Montréal, l'immigrant d'alors imaginait-il 1° venir un jour à l'écriture, 2° avoir un jour à répondre à ces questions et surtout, 3° avoir encore à répondre de son statut de... «néo»? Près de vingt ans et quelques titres plus tard, l'étiquette colle encore au «non-natif»: «immigrant qui, né à Oran, vit au Québec depuis 1973» (*Voix et Images*, 1992).

Aucune présomption pour sa part quant à son

«apport» au milieu. Tout au plus aura-t-il perverti quelques générations d'étudiants, commis un certain nombre d'articles et conférences, animé une revue, fait jouer une pièce, publié du théâtre, de la fiction, un essai. Autant de traces qui, à ses yeux, ne font pas une «œuvre» et qu'il serait bien en peine de «situer».

Trop français pour le Québec, trop québécois pour la France? Tâcher au moins de tirer parti de l'entre-deux. Pour le plaisir d'écrire. Non pas pourquoi, ni pour qui, mais parce que c'est là ce qu'il fait de moins «pire» (jugez du reste!). Quant à la «réception», il semble à peine sortir de l'ombre (laissons l'y, comme dirait Gilles Serdan). Non, décidément, pas de quoi répondre au questionnaire: juste de quoi pondre deux cents mots.

BERNARD ANTOUN

D'origine libanaise, de langue maternelle arabe, mais éduqué en français, Bernard Antoun vit à Montréal depuis 1987 où il enseigne le français au secondaire.

À trente et un ans, il a déjà publié six volumes totalisant quelque six cents pages de poésie: *Fêlures d'un temps I* (1987), *Fêlures d'un temps II* (1988), *Fragments arbitraires* (1989), *Les Anémones*, *Harpe de noces et Sous son regard lumineux* (1991).

J'écris pour témoigner de la vérité, de l'Essentiel. Je n'écris pas pour défendre une cause particulière, une idée. Quand j'étais plus jeune, je croyais à l'art pour l'art, mais de plus en plus, je sens la nécessité, le besoin, l'urgence de *crier l'humain*. Dans les recueils qui paraîtront bientôt, l'humain occupe la première place. Je décris davantage ses préoccupations (angoisse, douleurs, aspirations) que ses rêves.

Mon style évolue, j'en suis conscient. Je vais vers un verbe concis, bref, lapidaire. J'ai un peu perdu le goût des images et des métaphores, très belles, créées de toutes pièces dans mes premiers recueils.

J'aime tous mes livres. Chacun est exceptionnel. Dans *Fêlures d'un temps I*, c'est la douceur. Dans *Fêlures d'un temps II*, c'est la guerre, la neige [...] J'affectionne particulièrement *Les Anémones*, la nature, l'amour, le Ciel, le mouvement, tout y est. *Harpe de noces* et *Sous son regard lumineux* (poèmes spirituels) témoignent de ce je vis présentement.

Je déplore le relatif silence des critiques et des revues par rapport à mes œuvres. Le public a tout de suite été séduit, je reçois souvent des échos très

Autoportraits

élogieux. Je me considère au delà de ces «étiquetages» (néo-québécois ou autres).

Vous dites : l'apport de mon œuvre à la littérature contemporaine québécoise ? Quelqu'un l'a déjà souligné : la fraîcheur.



YVES E. ARNAU
Né en Algérie en 1949, Yves E. Arnaud s'est établi au Québec en 1964. Depuis *La*

Mémoire meurtrie (1988), son premier roman, il en a publié cinq autres (toujours chez Pierre Tisseyre) dont sa série pour la jeunesse des aventures du détective Edgard Allan : *Le Fils du soleil* (1988), *Le Roman d'Agatha* (1989), *La Licorne de Pékin* (1990).

J'écris d'abord et avant tout pour moi-même; c'est un besoin physiologique. Une voie d'épanchement par laquelle mon angoisse devient créatrice. J'écris ensuite pour ceux qui aimeront.

Je n'ai aucun «projet d'écriture»; que des personnages à rencontrer et des histoires à raconter.

J'ai un attachement singulier pour chaque livre, pièce ou dramatique que j'ai écrits; car chaque projet correspond à un état d'esprit unique.

[Sur leur place dans la littérature contemporaine] : Sincèrement, je n'en ai aucune idée. Il faudrait poser la question aux intellectuels dont c'est le métier d'établir des corpus, des anthologies, etc. Je ne suis qu'un auteur.

[Quant à leur réception] : Je ne me préoccupe pas vraiment de cette question : un projet terminé, je m'enflamme et me passionne pour un autre; roman, théâtre, télévision : j'écris, et... advenue que pourra !

DOMINIQUE BLONDEAU

D'origine française, Dominique Blondeau vit à Montréal depuis la fin des années 1960. En 1971, avec *Les Visages de l'enfance*, elle entame une œuvre romanesque exigeante qui, comme le soulignait déjà en 1976 Jacques Pelletier dans *Livres et Auteurs québécois*, n'a pas toujours eu l'attention méritée,

malgré un prix France-Québec/Jean Hamelin en 1986 pour *Un homme foudroyé*.

J'écris comme je respire, pour survivre et pour ceux et celles qui sont fidèles à mon œuvre depuis vingt ans et que je ne connais pas.

Mon écriture n'est plus un projet puisqu'elle existe noir sur blanc.

Mes romans qui me tiennent le plus à cœur sont ceux qui ont été écrits durant les périodes difficiles, et prouvent que toute souffrance n'est pas vaine : *L'Agonie d'une salamandre* (1979), *Un homme foudroyé* (1985), *Les Feux de l'exil* (1991).

Mon œuvre dans la littérature québécoise de ces dernières années est fidèle à ce que j'ai voulu entreprendre à mes débuts : elle s'écarte des modes et voit plus loin que l'immédiat. J'apporte [...] une ouverture vers d'autres cultures. Et j'insiste là-dessus, car si je suis de culture française, j'ai été fortement influencée par la culture arabe; je suis consciente que mes romans sont très imprégnés de ces deux cultures.

[Quant à la réception de mes textes] : Les médias ne sont plus ce qu'ils étaient. Je pense que mes livres subissent actuellement le même sort que certains ouvrages québécois dits «difficiles». Les médias les lisent après les romans à la mode, et encore ! Ce sont des lectures de surface ! Je crois aussi que la reconnaissance littéraire (prix) nous est acquise plus tard. J'ai été parfois surprise du rejet de certains de mes romans à divers prix littéraires, et ceci sans prétention ni vanité de ma part. Bien sûr, les jurés influencent énormément la remise d'un prix littéraire, et d'une manière trop émotive...



MONIQUE BOSCO

Née à Vienne le 8 juin 1927, très jeune Monique Bosco a dû émigrer à Paris où

elle a été formée dans la langue française. À vingt et un ans, elle émigre de nouveau, cette fois à Montréal où elle vit encore aujourd'hui. Très vite, elle s'est intéressée à la littérature canadienne-française. Et, à cette époque où étaient rares les études sur la littérature d'expression française du Québec, elle a choisi de faire une thèse de doctorat sur *L'isolement dans le roman canadien-français* (1953).

Professeur au Département d'études françaises de l'Université de Montréal, depuis son premier roman édité chez Gallimard, à Paris en 1961, *Un amour maladroit*, elle a publié entre autres : *La Femme de Loth* (roman, 1970), *Sara Sage* (roman, 1986), *Babel-Opéra* (théâtre, 1989), *Miserere* (poésie, 1991).

Pour les six questions ouvertes, je dois avouer qu'elles me demeurent «fermées», car je serais incapable d'y répondre de façon naturelle et cohérente, dans les deux cents mots exigés... !

FRANCIS BOSSUS

Né à Paris, Francis Bossus a vécu d'abord au Nigeria puis au Cameroun, avant de s'établir au Québec en 1956 à vingt-cinq ans. Aujourd'hui, à la retraite après trente ans au service de la Ville de Montréal, sa production littéraire compte neuf romans dont *La Seconde Mort* (1962), son premier livre, et *L'Enfant et les Hommes* (Prix Jean-Béraud-Molson) en 1978.

Comme tout écrivain, j'écris parce que je ne peux pas résister au besoin d'écrire et c'est une fois le livre terminé que je prends conscience du plaisir éprouvé à le partager avec des lecteurs. Mon projet d'écriture est donc d'assouvir une passion et de réaliser une œuvre aussi.

Parmi mes livres, ceux que je préfère sont : *Beautricourt* (1968), *La Forteresse* (1971), *Une affaire sociale* (1981) et *Tant qu'il pleuvra des hommes* (1988).

Quant à situer l'ensemble de mon œuvre dans la littérature contemporaine québécoise et à juger de son apport, je trouverais ridicule de vouloir la marginaliser. Il me semble qu'elle s'adresse avec d'autres œuvres, si différentes soient-elles, à un public qui devient de plus en plus attentif à la diversité des cultures qui finira par n'en faire qu'une seule.

Concernant la réception de mes livres au Québec, je tiens à souligner qu'ils ont toujours été signalés par les critiques des principaux journaux et revues et que ceux-ci les ont jugés chacun selon ses critères.

Autoportraits



HÉDI BOURAOUI
Né à Sfax en Tunisie
le 16 juillet 1932,
élevé en France, Hédi

Bouraoui vit à Toronto depuis une vingtaine d'années où il enseigne la littérature comparée au Stong College de l'université York. Poète, romancier, essayiste, critique littéraire, il a publié une vingtaine de volumes dont un grand essai sur la *Structure intentionnelle du «Grand Meaulnes»* (1976) et un «roman-poème», *L'Iconaison* (1985). Il a collaboré également à de nombreuses revues américaines, européennes et africaines, entre autres : *Critique, Europe, The French Review, Poetry Canada Review, Sindbad*.

J'écris par exigence et urgence intérieures, et au fond, je crois que l'écriture est destinée à tout le monde et à personne en particulier, à moins que l'écrivain se considère pour quelqu'un de prophétique ou de messianique. Ce n'est pas mon cas. Je suis un écrivain dans la cité, dans le pays, dans l'univers. J'assume [...] que ma création élaborée sur sol canadien déclenche son propre espace d'écoute, donc un auditoire et des lecteurs francophones dans l'environnement culturel de tout le pays [...]

J'ai parfois l'impression qu'écrire en français ici, «c'est lancer des S.O.S. dans le désert». Ceci pour dire que la dialectique créateur-lecteur est occultée, son espace n'est pas opératoire.

Reste donc le projet de croire à l'écriture francophone qui, je l'espère, ne s'adresse pas seulement au Québec, mais à tout le Canada et aux autres pays francophones [...] J'ai toujours été préoccupé par une écriture transculturelle qui fait dialoguer dans un échange continu les diverses cultures de mon héritage personnel et de mon itinéraire créatif [...]

Je ne peux pas dire quels sont mes meilleurs livres, car ils me tiennent tous à cœur. Dans un sens, chacun de mes livres a sa propre personnalité et sa propre écriture, même lorsqu'il s'agit d'un genre unique comme la poésie [...]

Comment puis-je me situer dans la littérature québécoise ? Ce n'est vraiment pas à moi [de le faire]... Pour le moment, disons que je me sens comme évincé par mon propre pays, mais un jour

ou l'autre l'œuvre s'imposera en dépit de toute adversité.

Ce que j'apporte à la littérature québécoise, franco-ontarienne et canadienne (puisque c'est dans ces lieux d'écriture que je me situe), c'est les couleurs chatoyantes d'un français dit standard, mais qui n'en présentent pas moins l'arc-en-ciel de cultures multiples, de reflets pluriels d'héritages qui travaillent le texte et l'infusent de ces diverses valeurs...

FULVIO CACCIA

Né à Florence le 10 janvier 1952, Fulvio Caccia émigre avec sa famille au Québec à sept ans où il a été formé en français. Aujourd'hui, établi à Paris, il se sent encore et toujours solidaire de cette littérature québécoise d'expression française à laquelle il participe, à la fois comme éditeur, critique et poète. Parmi ses publications en revue ou volume, il faut souligner ses entretiens avec les créateurs italo-québécois, *Sous le signe du Phénix*, et son recueil de poèmes *Sirocco*, tous deux publiés en 1985.

J'écris pour ceux qui vivent dans «l'entre-deux», pour ceux qui se sentent intrigués par l'origine, mais qui ne succombent pas à ses tentations communautaires, à ses allégories.

C'est un travail sur le lieu et le temps des origines. La réflexion sur le politique m'est nécessaire pour mieux circonscrire la fonction et donc la valeur de l'expression littéraire au sein de la société. D'où ce double mouvement qui va de l'essai [...] à l'expression poétique et de fiction. Le premier servant de tremplin pour plonger plus loin sans succomber aux fascinations de l'allégorie, du chant des sirènes.

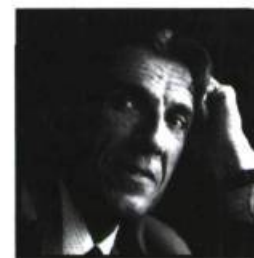
[Mes meilleurs titres ?] Question difficile, tout livre peut être perçu comme un seul et même œuvre en devenir. Aussi est-il tentant de préférer le plus récent qui a l'immense avantage sur les autres de sa nouveauté sans avoir les défauts des premiers [...]

Il m'est là également difficile de [situer mon œuvre], car mon travail est encore à faire. Disons qu'il se situerait dans «l'entre-deux», c'est-à-dire dans l'avènement de cet *espace civique* qui se fait tant attendre au Québec.

Je souhaite que ma contribution [à la littérature québécoise] fasse «dénouer l'origine de tout

rapport de redevance au symbolique». Vaste programme qui est aussi le programme (politique et esthétique) de ma génération. Ici, nous sommes dans le domaine des vœux, car le «corpus» est jeune.

[Par contre, sa réception], tout compte fait, a été satisfaisante même si [généralement] les «instances de légitimation» [...] éprouvent encore quelque difficulté à recevoir mon travail dans sa «différence» comme partie intégrante de la problématique littéraire québécoise. Mais la réception de «l'exotisme» est un vieux problème au Québec.



JACQUES FOLCH-RIBAS
Né à Barcelone en 1928, Jacques Folch-Ribas est, parmi les écrivains québécois

d'adoption, l'un des plus prolifiques et des plus connus tant au Québec qu'à l'étranger. Chroniqueur littéraire et artistique à la radio de Radio-Canada et au journal *La Presse*, membre de l'Académie canadienne-française et du comité de direction des revues *Vie des arts et Liberté*, cet architecte de formation, depuis plus de trente ans, participe activement et diversement au renouveau culturel québécois.

Par ailleurs, il nous a donné une œuvre romanesque (*Le Démolisseur*, 1970; *Le Greffon*, 1971; *Une aurore boréale*, 1974; *Le Valet de plume*, 1983; *Dehors les chiens*, 1985; *Le Silence ou le Parfait Bonheur*, 1988; *La Chair de pierre*, 1989; *Première nocturne*, 1991) qui a été remarquée ou primée par des jurys de plusieurs prix littéraires canadiens ou étrangers, tel le Gouverneur général du Canada, le Molson, le Goncourt, le Renaudot.

J'écris pour moi. Je n'ai pas de «projet d'écriture».

[Mes meilleurs livres] : *Le Valet de plume*, *Le Silence ou le Parfait Bonheur*, *La Chair de pierre*, *Première nocturne*.

[Comment situer mon œuvre ?]

Ce n'est pas possible, et ce n'est pas à moi de [la] situer où que ce soit.

[Qu'apporte-t-elle ?]

Autoportraits

Je l'ignore. Seuls les lecteurs éventuels pourraient le dire.

[Par contre, elle a une] très bonne réception, je crois.



JAVIER GARCÍA MÉNDEZ

Né à Montevideo (Uruguay) le 11 décembre 1945, Javier García Méndez

vit à Montréal depuis 1973 où il a appris le français et fait des études en lettres et un doctorat en sémiologie. Dès le début des années 1980, il est très actif dans la diffusion de la littérature québécoise en Amérique latine, et des littératures sud-américaines au Québec, comme membre du collectif de rédaction de la revue *Dérives* (Montréal), collaborateur des magazines *Plural* (Mexico) et *Brecha* (Montevideo), ou comme directeur de la collection «latino-américaine» chez VLB éditeur.

J'écris parce que je ne peux faire autrement. Il s'agit d'une nécessité profonde dont les origines m'échappent. Par leur objet, mes écrits peuvent intéresser la communauté intellectuelle, mais, au moment d'écrire, je n'ai pas en tête un ou des lecteurs spécifiques.

[Mon travail], je le situe dans la lignée de ceux qui prétendent agrandir le petit soupirail qui donne sur le réel.

J'aime particulièrement mon étude sur García Márquez, *El Ser Social del Texto Literario — l'Être social du texte* (1985) et mon travail sur le matériau discursif du roman, dont une partie a été publiée sous le titre *La Dimension bylique du roman* (1990).

[Mes essais] me semblent être en rapport avec le travail de certains sociocritiques, parmi lesquels Ángel Rama et, au Québec, André Belleau.

[Quant à leur apport à la littérature québécoise] : Je n'ai pas de prétentions là-dessus. Je tâche toutefois de produire des textes critiques d'où la dimension poétique, au sens large, ne soit pas absente.

[Mais la critique] est plutôt silencieuse.



ROBERT GURIK

Né à Paris au début des années 1930 d'une famille hongroise, Robert

Gurik a été éduqué en français. Établi au Québec depuis 1951, malgré une formation d'ingénieur, il est devenu écrivain par nécessité de dialoguer. Ce n'est donc pas un hasard s'il s'est plutôt consacré aux écritures dramatique, cinématographique et télévisuelle. Et depuis sa toute première œuvre pour la scène, *Le Chant du poète* en 1963, il a écrit une vingtaine de pièces et autant de scénarios pour le cinéma et la télévision.

L'écriture a été pour moi un instrument privilégié pour engager un dialogue «d'adoption» avec la population qui me recevait et pour exprimer les valeurs auxquelles je croyais.

J'ai œuvré à plusieurs niveaux dans les lettres québécoises. D'abord par mon écriture, en apportant un courant d'engagement social et politique à l'écriture dramatique d'ici. Ensuite, en créant des mécanismes pour permettre l'émergence, le rayonnement et le renouvellement d'une dramaturgie nationale, par la création et le développement du Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD). Enfin, en travaillant à la défense des intérêts moraux et économiques des auteurs sur les conseils d'administration du CEAD, de la Sardec et maintenant de l'AQAD.

Mes meilleurs souvenirs de textes sont :

En cinéma, *Les Vautours* (1975). En télévision, la série *La Pépinière* (1984-1985). En théâtre, *Le Pendu* (1970), *Hamlet Prince du Québec* (1968). Et tout dernièrement mon recueil de nouvelles, *Être ou ne pas être* (1991).

PATRICK IMBERT

Né à Paris le 4 février 1948, Patrick Imbert s'est établi au Canada en 1969. Professeur titulaire de l'Université d'Ottawa, il est considéré comme l'un des meilleurs sémioticiens canadiens dont les articles ont été publiés dans les revues savantes aussi réputées que *Ars Semeiotica* (Amsterdam), *Littérature* (Paris), *Semiotica* (La Haye), *L'Année balzacienne* (Paris), *Études littéraires* (Québec). Parmi ses nombreuses publications, il faut souligner : *Sémiotique et description balzacienne* (1978) et *L'Objectivité de la presse* (1989).

Face aux pouvoirs économiques et médiatiques, l'essai lié à l'analyse des discours littéraires ou médiatiques vise spécialistes et publics cultivés. L'écriture est une dynamique générant réflexion critique, humour et jouissance dans le savoir et ses ancrages pulsionnels.

Mes livres préférés sont ceux que je suis en train d'écrire, car ils mettent en relation, toujours mieux, des savoirs complexes et hétérogènes. Mes textes font modestement partie de cette capacité à penser et à se penser dans des rapports multiples attentifs aux rejetés de tous bords.

De concert avec plusieurs textes québécois, je construis une problématique qui a souvent été «mise en marge» par un discours consensuel jouant du dualisme et vis-à-vis duquel Jacques Crête a su s'écarter.

De même que mes cinquante-sept articles dans *Lettres québécoises* ont entraîné, en quatorze ans, certains silences et nombre de réactions favorables, mes livres sont appréciés par ceux qui vivent le désir de la différence comme constitutif de toute identité dynamique, qu'elle soit individuelle ou sociale.



NAÏM KATTAN

Polyglotte et polygraphe (il maîtrise l'arabe, l'anglais, le français,

l'hébreu, il pratique avec un égal bonheur l'essai, le récit et la critique), Naïm Kattan est né juif à Bagdad le 26 août 1928. Émigré au Canada en 1954, il a mené de front une triple carrière de grand commis de l'État (à la direction du Conseil des Arts du Canada de

Autopourtraits

1967 à 1991), de critique littéraire (notamment au *Devoir* de 1961 à 1990), d'écrivain avec une dizaine de titres depuis son premier essai, *Le Réel et le Théâtral en 1970*.

Quand j'ai publié *Adieu Babylone* (1975), roman où je raconte mon enfance à Bagdad, on m'avait demandé pourquoi j'éprouvais le besoin de revenir à une enfance vécue dans un pays lointain.

J'avais répondu et je le répète : pour que je puisse être un écrivain d'ici, de la ville que j'ai choisie : Montréal. J'étais arrivé avec mes bagages et c'est en me présentant à visage découvert que je peux partager ma culture pour participer à la culture de mon pays d'adoption.

Dans mes bagages, je portais les livres de mon héritage. La Bible d'abord. Puis les livres de base de ma langue maternelle, l'arabe : le Coran et *Les Mille et Une Nuits*. Ensuite l'Occident reçu, apprivoisé, acquis. Racine et Shakespeare, Flaubert, Proust et Malraux.

Je me considère comme un écrivain des carrefours et des rencontres. J'ai changé de langue et passé de l'Orient à l'Occident. Dans mes romans, mes nouvelles et mes essais, je relate le passage, la traversée. Je tente de ne pas réduire ma mémoire en singularité et en exotisme mais de la vivre, de la communiquer pour la partager. Car il n'y a pas de promesse sans mémoire.

Au Québec, on m'a lu comme un écrivain d'ici, un écrivain venu d'ailleurs. On s'était beaucoup reconnu dans mon récit, celui qui est situé ici mais aussi celui puisé dans ma mémoire.

ALEXIS KLIMOV

D'origine liégeoise, Alexis Klimov vit depuis 1964 à Trois-Rivières où il enseigne la philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Membre de la Société Royale du Canada, codirecteur de la revue *Le Belfroi*, fondateur et président du Cercle de philosophie de Trois-Rivières, il a contribué à l'élaboration d'un corpus philosophique québécois. Parmi ses nombreuses publications, notons ses ouvrages sur *Nicolas Berdiaeff* (1967), *Dostoïevski* (1971), et son *Éloge de l'homme inutile* (1983).

Pourquoi j'écris : 1° comme l'a si bien dit André Breton : «pour chercher des hommes». Précision à l'adresse des membres de cette confrérie qui persiste à confondre appétence sexuelle particulière et talent : «homme» est pris dans le sens d'être

bumain; 2° pour faire l'éloge de l'homme inutile; 3° pour essayer d'y voir un peu plus clair dans un monde qui, semble-t-il, s'enfonce de plus en plus dans la confusion : confusion des valeurs, confusion des sentiments, etc.; 4° pour mon plaisir et celui de mes amis; 5° pour embêter les imposteurs, les médiocres, les fabricateurs de littérature soporifique, les petits tyrans des lettres et des arts, les gigolos du monde de l'édition, les couillons qui n'osent se promener la revue *Le Belfroi* sous le bras, les imbéciles qui jettent «en toutes lettres» leur malhonnêteté sur les ondes de la radio de Radio-Canada, les tartuffes des «organismes subventionneurs» (sic) de la culture, les escrocs qui détournent des prix littéraires, les lâches qui dissimulent une veulerie d'extrême droite sous des masques de gauchistes, les Narcisses des sociétés savantes, les recenseurs censeurs. Et j'en passe !...; 6° pour prouver qu'un homme extrêmement paresseux peut réaliser des tas de choses : une manière d'exorciser l'esprit de sérieux; 7° pour lutter contre les artisans de la barbarie; 8° pour combattre la tiédeur, l'indifférence; 9° pour rêver; 10° pour mieux aller à contre-courant; 11° pour la liberté.



MAXIMILIEN
LAROCHÉ
Professeur titulaire
du Département des
littératures de
l'université Laval

depuis plus de vingt ans, Maximilien Laroche contribue fortement à un rapprochement des littératures du Québec et de l'Amérique latine (tant francophone que lusophone et hispanophone), notamment par son enseignement et ses publications.

Depuis la sortie de son essai, *Haïti et sa littérature* (1963), il a publié une douzaine de titres parmi lesquels : *Marcel Dubé* (1970), *Le Miracle et la Métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti* (1971), *La Découverte de l'Amérique par les Américains* (1989).

J'écris pour répondre à une commande sociale et j'écris pour tous, bien sûr, mais en fait pour ceux surtout qui estiment nécessaire de se poser les questions auxquelles je cherche des réponses.

Ce que j'écris constitue pour moi la meilleure façon que j'aie pu trouver de répondre à certaines questions que je me pose.

[Quels sont mes meilleurs livres ?]

Qui ne dirait pas : tous ! ou encore : le dernier ! Mettons que c'est celui que je rêve présentement d'écrire et qui, j'en suis persuadé, va synthétiser tous ceux que j'ai déjà écrits. En fait, comme je les aime tous, j'attends pour me fixer définitivement de voir celui que les autres préféreront. Ce sera par lui que j'aurai le mieux répondu à leurs attentes. Alors je n'aurai aucune mauvaise grâce à le chérir plus que mes autres livres.

[De la place et de l'apport de mon œuvre au Québec] : On peut être assez mal dans sa peau, comme on dit. Et cela arrive à n'importe qui, un jour sur deux. Comment trouver le temps d'être parmi les autres ? Je préfère leur laisser le soin de me situer parmi eux. Comme de toute façon ils auront le dernier mot, aussi bien leur laisser faire l'effort.

[Quant à sa réception], au fond, [elle est] bonne, parmi les amis. Le principal serait que je puisse agrandir mon cercle d'amis. Comme je n'ai pas lu Dale Carnegie, j'ai du travail à faire en ce sens.

MONA LATIF GHATTAS

Née au Caire en août 1946, initiée dès la petite enfance à la langue française, elle vit au Québec depuis une vingtaine d'années. Après des études en lettres et en théâtre, quelques années d'enseignement, un premier roman publié au Caire, *Nicolas le Fils du Nil* (1985), elle se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture et à la dramaturgie.

[J'écris] pour témoigner de ce que j'ai «vu» et reçu. Pour un public adulte.

[Mon projet d'écriture] : un trajet de vie, métaphorisé dans le poétique qui ramène plus intensément à la réalité.

[Mes meilleurs livres] : *Les Voix du jour et de la nuit* (1988), *Le Double Conte de l'exil* (1990).

[Mon] œuvre qui véhicule de «l'ancien» inscrit dans la réalité du jour, exprimé dans des formes modernes, au Québec, représente la troisième voix, celle qui fait partie de sa plus récente tranche d'Histoire, la voix multiethnique.

[Mon apport à la littérature québécoise] : Angle de vue venant d'ailleurs sur la réalité actuelle,

Autoportraits

exprimé à travers une poétique orientale. Selon les commentaires de la presse sur mes diverses publications, je suis portée à croire que cette œuvre est digne de quelque intérêt.

[Sa réception est] bonne.

DANIEL MATIVAT

Daniel Mativat est né le 7 janvier 1944 au cœur de Paris dans le III^e arrondissement. En 1969, il émigre au Québec, où il devient enseignant, puis, dès 1984 avec la parution de *Ram le robot*, au gré de ses disponibilités et des hasards, il construit avec sa femme, Marie-Andrée Mativat, une œuvre pour nos jeunes lecteurs.

En collaboration avec mon épouse, j'écris pour les enfants depuis une dizaine d'années. Cela a commencé comme un passe-temps agréable. C'est devenu presque un second métier en marge de mes activités professionnelles d'éducateur au secondaire.

Parler de «projet d'écriture», en ce qui me concerne, serait pour le moins prétentieux. J'essaie seulement de produire des livres qui vont un peu au delà de la mièvrerie, de la complaisance et du didactisme agaçant de beaucoup d'ouvrages pour la jeunesse. Je suis donc à la recherche d'une écriture teintée légèrement d'humour qui distraie les jeunes tout en développant chez eux un début de conscience sociale.

À ce titre, mes meilleurs livres sont, sans doute, *La Pendule qui retardait* (1987) et *Le Lutin du téléphone* (1989). Des livres qui ont connu un certain succès (autour de dix mille exemplaires) et s'inscrivent dans le courant actuel de renouveau de la littérature jeunesse qui se dessine depuis quelques années.

Ma contribution à la littérature contemporaine du Québec reste cependant plus que modeste, d'autant qu'ici l'écrivain-jeunesse est loin d'être reconnu à sa juste valeur.

Dans ce sens, mon apport le plus valable à la culture québécoise se situerait ailleurs, sans doute dans mes articles de critique (*Imagine et Moebius*) ou mes travaux universitaires sur le conte fantastique québécois (maîtrise) et le statut socio-économique de l'écrivain québécois au XIX^e siècle (doctorat en cours).

Pour finir, comment mes œuvres ont-elles été reçues ? Eh bien ! j'ai eu à la fois les meilleures et les pires critiques, souvent à propos du même livre...

AXEL MAUGEY

D'origine provençale, mais né à Paris avec la fin de la dernière grande guerre, Axel Maugey vit au Québec depuis une vingtaine d'années. Membre correspondant de l'Académie européenne des Sciences, des Arts et des Lettres, professeur titulaire de l'université McGill, on lui doit entre autres, outre deux recueils de poèmes, *Errance* (1975) et *Les Âmes rouges* (1976), deux grands essais : *Poésie et Société au Québec* (1972) et *La Francophonie en direct* (1987).

Il est merveilleux d'établir un dialogue approfondi avec soi-même et avec les autres. J'écris pour tous les esprits soucieux de liberté et d'humanité (sans exclure la beauté), où qu'ils se trouvent.

Mon but consiste à célébrer les lettres francophones, les illustrer toujours plus pour témoigner de cette aventure étonnante, bien plus riche qu'on ne le croit.

Une partie de mon œuvre critique appartient à la littérature québécoise. Elle a même aidé cette littérature à se faire connaître. Je songe à mon essai *Poésie et Société au Québec* (1972) qui vient d'être réédité; je pense aussi à *La Francophonie en direct* (1987). Une autre partie de mon œuvre appartient à la littérature francophone mondiale, le Québec y étant inclue; je pense ici à mon livre *Vers l'entente francophone* (1989).

[Mon apport au Québec] : Celui d'être un écrivain très ouvert, prospectif. Il m'a été donné de célébrer d'abord les grands poètes du Québec avant de nombreux critiques; d'annoncer ensuite le renouveau de la Francophonie «dès 1985». Je suis un critique indépendant, libre, soucieux de vérité et de dialogue véritable qui n'appartient à aucun groupe en particulier. Je suis, comme le dit si bien Camus, «solitaire et solidaire» du Québec et de la Francophonie mondiale.

[Mais la réception de mes travaux est] inégale. Plutôt fort bonne pour *Poésie et Société au Québec*. Insuffisante au Québec pour mes ouvrages sur la Francophonie qui ont déjà fortement influé sur le mouvement francophone mondial. En revanche, ces ouvrages ont obtenu un succès indéniable en France et en Afrique [...].

Même si l'on ne parle pas beaucoup de moi dans les journaux et revues du Québec, phénomène intéressant, la plupart de mes livres se vendent et sont épuisés. J'ai donc des lecteurs. Il est dommage qu'il n'y ait pas plus de critiques indépendants, généreux, ouverts. L'époque est un peu restrictive...



MARCO MICONE
Quand Marco Micone émigre au Québec avec ses parents en 1958, il a

treize ans. Il est de cette génération de fils d'Italie qui ont opté pour le Québec français, et son théâtre est travaillé par cette mémoire migrante : *Gens du silence* (1982), *Addolorata* (1984), *Déjà l'agonie* (1988), Grand Prix de théâtre du Journal de Montréal, *Babel* (1989).

[J'écris] pour graver l'expérience immigrante dans l'imaginaire québécois et pour tracer l'itinéraire de ces gens venus d'ailleurs. Mais aussi pour le plaisir des mots. Pour tous, sinon je n'écrirais pas.

Plus qu'un miroir de l'espace urbain et pluriethnique, je veux faire de mon écriture un questionnement.

Mes meilleurs livres sont sans doute ceux que je n'ai pas encore écrits. Parmi ceux qui existent déjà, je préfère *Addolorata*, à cause du sujet traité, bien entendu, mais surtout pour sa théâtralité.

J'hésiterais à qualifier mon œuvre de marginale, si je n'étais pas convaincu que c'est en périphérie que le renouveau éclôt.

Le fait d'être le premier (je crois) à avoir écrit une pièce traitant de l'immigration ne constitue pas nécessairement un apport significatif à la littérature québécoise. Pour le moment, être joué me suffit et être étudié dans les écoles me rassure.

La traduction anglaise de mes livres se vend mieux que l'édition originale en français. Quant aux productions de mes textes de théâtre, les bonnes critiques ont été plus fréquentes que les mauvaises.



PAUL OHL
D'origine alsacienne, Paul Ohl est arrivé au Québec avec sa mère à onze

ans, en 1951. Parallèlement à son travail au gouvernement du Québec, depuis la publication en 1975 de ses *Arts martiaux*.

Autoportraits

L'héritage des samouraï, il élabore une œuvre assez singulière dans l'histoire littéraire québécoise : un cycle des grandes civilisations.

J'écris parce que le hasard de ma naissance m'a laissé, encore enfant, des cicatrices dans la mémoire et dans le cœur. Cela équivaut à un goût précoce et profond pour le besoin et la liberté de dire, couplé à une envie de combattre toutes les injustices, apparentes comme véritables.

[...] J'écris donc pour tous ceux et celles qui ont envie de la grande expérience de la liberté : celle qui parfois passe par le combat.

[Comme définir mon projet d'écriture ?]

Comment une expérience de vie continue, assumant que par le roman historique il est possible de jeter un pont sur le passé et d'allumer un théâtre éteint.

Ce projet d'écriture qui prend progressivement la forme d'un cycle romanesque des civilisations cherche à combler chez mes contemporains les ruptures dans notre mémoire du temps, des événements et des hommes et femmes qui les ont façonnés. Ainsi revivent les traditions, les rumeurs; ainsi les morts parlent. Ce projet, enfin [...], consiste à faire passer l'authentique (au sens de l'Histoire) par l'émotion, à traduire le seul fait historique, par essence distant et froid, en une vibration qui nous fait réaliser que nous sommes véritablement l'expression vivante de tous les mondes passés...

[Mes meilleurs livres] : *Soleil noir. Le roman de la Conquête* (1991), parce qu'il constitue un appel à l'urgence qui a été entendu par mes contemporains et aussi parce qu'il est véritablement un cri du cœur...

Katana. Le roman du Japon (1987), parce qu'il a rendu, aussi fidèlement que faire se peut, le sens de l'invisible qui constitue l'essence du Japon.

[Comment situer mon œuvre ?] Comme un début de réalisation inédite, marquée au coin par une certaine audace...

[Sur mon apport à la littérature québécoise] : Je le saurai au mieux dans une dizaine d'années. L'important, c'est de maintenir l'engagement...

[Quant à sa réception, elle est] exceptionnelle. Les trois romans historiques ont été des best-sellers. Tous les milieux, éducatif, culturel et populaire, se sont manifestés très favorablement.



NÉGOVAN RAJIC
Né à Belgrade le 24 juin 1923, Négovan Rajic fuit la Yougoslavie en juillet

1946 après avoir pratiqué différents métiers et refusé la mainmise du pouvoir communiste sur sa vie. Après la prison et autres camps d'internement en Autriche, en Italie et en Allemagne, il trouve refuge en France. Sur la terre de Descartes, il troqua son serbo-croate pour le français qui allait devenir la langue d'écriture de cet ingénieur de formation qui a été pendant dix-sept ans professeur de mathématiques au Cégep de Trois-Rivières. Aujourd'hui retraité, il se consacre entièrement à l'écriture où il fit une belle entrée en 1978 avec un roman, *Les Hommes-Taupes* (Prix du Cercle du Livre de France).

J'écris pour apaiser le trop-plein de ma mémoire, pour faire un pied de nez à tous les tyrans qui embrassent les petites filles avant de les manger, pour faire l'autopsie de la Grande Idée dont se paraient encore hier les intellectuels progressistes, pour dénoncer les nouveaux fanatismes qui déjà pointent à l'horizon et pour sauver de l'oubli le destin tragique de mes camarades de la Résistance.

[Mon projet d'écriture] : Proprement paranoïaque pour un homme qui a appris la langue française sur le tas.

[Mes livres qui me tiennent le plus à cœur] : Ceux que je n'ai pas encore écrits.

[La place de] mon œuvre dans la littérature contemporaine est celle d'un franc-tireur qui sait que son temps est compté.

[Quant à mon apport à la littérature québécoise] : Parfois, je pense qu'il approche du zéro absolu, mais il serait plus juste de poser cette question aux Québécois.

La réception de mes livres au Québec ressemble à une montagne russe... avec ses hauts et ses bas.



ALIX RENAUD
D'origine haïtienne, Alix Renaud vit à Québec depuis 1968 où il a travaillé comme

traducteur, rédacteur, terminologue ou linguiste. À vingt-sept ans avec la publication à Paris de son premier recueil de poésie, *Carême* (1972), il entame une carrière d'écrivain qui l'amènera à explorer divers genres littéraires — le théâtre radiophonique (*Ce cri du cœur*, 1976), la nouvelle (*Le Mari*, 1980), le lexique (*Dictionnaire de l'audiophonie (anglais-français)*, 1981), le roman (*À corps joie*, 1982).

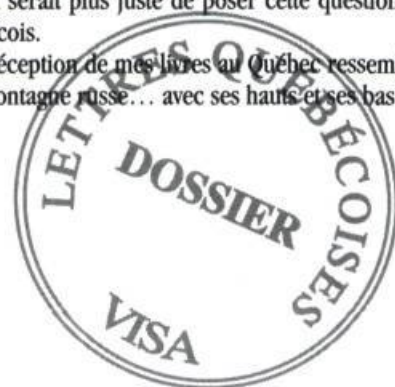
J'écris d'abord pour exister ou, à tout le moins, pour ne pas me perdre, pour... *garder le contact*. Plutôt qu'une bouée de sauvetage, mes écrits seraient donc ces miettes que laisse tomber le *Petit Poucet*. Mais... et si je ne faisais qu'aménager de futures nostalgies ? [...]

Quant à savoir pour qui j'écris, voilà une question à laquelle j'ai déjà partiellement répondu... ailleurs : *Je n'écris pas seulement pour les Haïtiens*. Il n'y a pas une manière typiquement haïtienne de rire ou de souffrir, ce que confirme peut-être le fait que certains de mes livres soient appréciés aussi bien au Québec qu'en Haïti, en Suisse, en France, au Maroc ou ailleurs.

Je n'ai pas de projet d'écriture [...]. Je préfère l'action — l'acte — au projet. J'aime écrire. Je pourrais, à la limite, dire : *Je n'aime que cela*. Dès lors, passer d'un article de vulgarisation technique à un poème (ou une nouvelle) me semble la chose la plus naturelle du monde, puisqu'il s'agit encore d'écrire [...].

En fait, tous mes livres me tiennent à cœur puisqu'ils sont des moments de moi. Je voue toutefois une affection particulière à mon recueil de nouvelles *Le Mari* (1980), où les critiques ont bien flairé que mon personnage principal était... la langue. J'aurais cité mon roman *À corps joie* (1985), n'était l'ignoble couverture dont l'avait affligé son éditeur, en plus de n'avoir pas respecté mes corrections... et de l'avoir truffé de fautes en croyant me corriger ! Il y a aussi *Merdiland*, qui a fait un petit malheur dans le Var...

[Comment situer mon œuvre ?] : J'ai presque honte de l'avouer, mais je ne me suis jamais posé



Autoportraits

cette question... sans doute parce que la réponse appartient à la critique [...]

[Quant à mon apport à la littérature québécoise], peut-être m'eût-il été facile de répondre à cette question si j'avais eu un projet d'écriture. Sans aucune espèce de prétention, j'offre mon «plaisir du texte» [...] et souhaite qu'aux lecteurs, le reste soit donné par surcroît.

[Enfin, la réception de mes livres est] variable. L'expérience m'a prouvé que cela dépendait des efforts de mon éditeur. J'aimerais pouvoir en pleurer.

RÉGINE ROBIN

Née à Paris le 10 décembre 1939, Régine Robin vit à Montréal depuis une quinzaine d'années où elle enseigne à l'Université du Québec à Montréal. Membre du comité de rédaction du magazine transculturel *Vice Versa*, dès 1983 avec la publication de son roman *La Québécoise*, elle donnait la juste mesure de son insertion en terre québécoise.

[J'écris] parce que je ne peux faire autrement pour vivre ou survivre, c'est, je crois, ce qui définit l'écrivain.

[Mon dessein est celui d'une] écriture nomade, errante, de la déterritorialisation.

[Mes meilleurs livres] : *Kafka* (1989), *La Québécoise* (1983).

[Mon œuvre littéraire est] marginale, transculturelle et non interculturelle. Je ne suis pas un écrivain «ethnique» ou «néo».

[Quel serait mon apport à la littérature québécoise ?] Si c'était possible : la sortir de son ghetto identitaire et autiste.

[Quant à la réception de mes livres, elle est] mauvaise malgré le succès d'estime de *La Québécoise*. Une «néo», comme vous dites, n'a guère de place au Québec si son écriture n'est pas de type «best-seller».

ST-JOHN KAUS

St-John Kaus, de son vrai nom John Nelson, est né le 21 septembre 1958 à Hinche dans le plateau central haïtien. Docteur en biochimie de la nutrition, il est chercheur au Centre de recherche de l'hôpital Sainte-Justine, et ses travaux sur «le métabolisme des acides aminés ammoniagéniques et leurs implications dans le processus du cancer», ont été publiés dans plusieurs revues américaines et canadiennes, notamment dans *Medicine Sciences, Clinical and*

***Investigative Medicine et Journal of Nutrition*. Mais parallèlement à ce travail hautement scientifique, St-John Kaus mène un travail sur la langue française et nous a donné plusieurs recueils de poésie : *Chants d'homme pour les nuits d'ombre* (1979) et *Pages fragiles* (1991), entre autres.**

On peut lire mes poèmes comme de courts chapitres d'un vaste roman. [...] Et c'est bien cette dimension du temps que j'essaie tous les jours de mettre sur papier, de capturer. J'essaie également d'unir l'éloquence *réglée* de Pablo Neruda, poète chilien, aux éclairs *farouches* de Magloire-Saint-Aude, poète haïtien. Ma poésie est une tentative. Elle s'accorde à soumettre l'esthétique à l'éthique et répond à ma volonté [...] de trouver le chemin de tous les cœurs et de me confondre avec la respiration de tout peuple [...]

Je ne reprends pas à mon compte la lutte de l'écrivain moderne contre ou avec le langage. Pour moi, il ne s'agit pas de fonder un nouveau langage, mais d'accomplir dans sa pleine perfection un langage associé aux valeurs de la sensibilité nouvelle.

La poésie fut et est pour moi un lieu de thérapie et de connaissance progressive. Elle demeure encore aujourd'hui un lieu d'approfondissement méthodique et chaleureux, favorable à l'imminence d'une écriture plus vivante que jamais. Ce lieu de dépouillement et de tension collective, ce lieu de purification, de transmutation de la douleur ou de la joie en mots, laisse émerger mon écriture qui est, à toutes fins pratiques, «le lien sacré du langage et du monde». De ce fait, je garde toujours un sentiment d'accointance continue envers tous mes livres, bons ou mauvais. Car je m'y retrouve sans cesse, mots après mots.

S'il faut, à travers le temps, respecter les traditions, il est tout aussi évident et primordial que cette nouvelle littérature québécoise se fasse par et pour tout le monde. Ce langage nouveau, interethnique, métissé, valorisé comme étant un «mouvement de la parole dans l'écriture», apportera à la conscience du poème (ou du poète) cette vitalité qu'est la mutité littéraire qui est également mienne.

Pour moi l'apprenti, j'aurais aimé être un poète, le poète le plus personnel du Québec. Ce serait, selon moi, un de mes apports gratuits à cette littérature contemporaine. Et si le fait de vendre quelque deux cents exemplaires de *Pages fragiles* (1991) en deux mois [...] laisse l'impression d'une fabuleuse réception de ce livre au Québec en terme de ventes, la chaleur ressentie, compte tenu de cette manifestation, s'est accompagnée normalement d'un

certain soupir et d'un réel encouragement. Sans oublier que ce dernier livre (*Pages fragiles*) m'a valu la palme distinctive de second lauréat du Prix de poésie Air-Canada décerné par la Société des écrivains canadiens.

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

«Arrivé au Québec à l'âge de quatorze ans [en 1957], j'avais bien des souvenirs de mon enfance en Argentine, mais je me suis tout de suite senti chez moi à Montréal. Mon bagage latino-américain s'est rapidement estompé. Mon lieu de naissance, en France, je n'y pense que lorsque je dois remplir un formulaire. Mon héritage culturel est très international, avec une influence particulière de la littérature française. Si j'ai pris un nom de plume en cours de route, c'est seulement pour simplifier la vie des gens (on se fatigue de toujours épeler un nom difficile).»

Ainsi, dans une lettre récente, Jean-François Somain — qui jusqu'en 1988 écrivait sous son nom de naissance, Jean-François Somcynsky —, auteur entre autres des *Rapides* (1966), retraçait son itinéraire.

Je crois que je suis né écrivain. Dans mes souvenirs d'enfance, je retrouve toujours la littérature et la volonté, la joie de fabriquer des livres. Le public vient après. Ainsi le pommier fait des pommes, parce que telle est sa nature, et ceux qui les mangent arrivent ensuite, avec ou sans appétit, et certains aiment les pommes et d'autres les détestent ou les ignorent. Mon plaisir, c'est de produire de belles pommes.

L'idée même d'un «projet d'écriture» me gêne. Il ne s'agit pas de cela, mais de raconter l'aventure fascinante d'exister, d'être humain, de connaître et de savourer les fruits doux et amers de l'existence. Ce n'est pas un «projet» mais quelque chose de tout à fait naturel et spontané, moulé dans la création artistique.

De mes livres, je préfère ceux qui dégagent, à un degré très fort, le parfum grisant de la vie : *Les Incendiaires* (1980), *Les Grimaces* (1975), *Vingt Minutes d'amour* (1983), *Les Visiteurs du pôle Nord* (1987), *La Nuit du chien-loup* (1990), *La Vraie Couleur du caméléon* (1991)... Leur place dans la littérature québécoise ? Mes œuvres expriment une sensibilité individualiste, un grand appétit pour les beautés de la terre et toutes les formes de la vie, assorti d'une certaine sagesse — tout ce qu'il faut pour obtenir l'accueil mitigé qu'on réserve aux fleurs qui poussent à l'écart du chemin.

Autoportraits



ÉLISABETH
VONARBURG

Parisienne de
naissance,
Chicoutimienne
d'adoption, Élisabeth

Vonarburg, après des études en lettres et des années d'enseignement universitaire, a choisi entièrement le fantastique de l'écriture. Depuis son premier recueil de nouvelles, *L'Œil de la nuit* (1980), elle a donné cinq autres volumes dont son roman *Le Silence de la cité* (1981) qui lui a valu plusieurs prix importants comme le Grand Prix de SF française et le Prix Boréal.

[J'écris] pour respirer, pour moi. Être entendue par d'autres est un luxe bienvenu, mais inespéré.

[Mon projet] : Connaître, rêver, exprimer.

[Mes meilleurs livres] : Ceux que j'écrirai.

Agrégée de Lettres en France et doctorée en création littéraire au Québec, je fais partie du sérial; mais j'écris de la science-fiction, genre marginalisé. Mon œuvre occupe donc une position à la fois à cheval, en biais et, s'il faut les en croire, «à côté» («para-littérature»), qui pour être acrobatique n'en est pas moins intéressante, souvent dans le sens chinois du terme.

[Quel serait mon apport à la littérature québécoise ?] Cette question appelle d'abord un correctif. Compte tenu du dit correctif, je dirais : des ailleurs et des autremets portés par un certain regard. Mais j'aurais plutôt envie de répondre : c'est aux lecteurs d'en décider.

[Comment évaluer la réception de mes livres au Québec ?] Compte tenu de ma réponse aux questions [précédentes], très positive.

P.-S. — Je confesse que la brièveté exigée m'a incitée à quelque ironie.



PAUL WYCZYNSKI

Paul Wyczynski, ce
Polonais d'origine,
est sans doute l'un
des fondateurs des

lettres canadiennes-françaises. Il a été, et est encore, au cœur de nombre d'entreprises d'autonomisation de la littérature québécoise depuis plus d'un quart de siècle, entre autres

comme fondateur du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa (1958) et de la collection «Archives des lettres canadiennes» des Éditions Fides; comme codirecteur du *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* (1976) et du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (1989); à titre de collaborateur du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1980-1982) ou des *Textes poétiques du Canada français 1606-1868* (1987).

Par ailleurs, plus que tout autre, il a contribué fortement, entre autres, à l'édification d'un des grands mythes de la littérature québécoise, Émile Nelligan, auquel il a consacré une bonne part de sa vie depuis la publication de son premier grand livre : *Émile Nelligan. Source et originalité de son œuvre* (1960).

[J'écris] pour satisfaire les besoins de ma vocation et pour le bien de la littérature québécoise et de la culture en général.

[Mon objectif] : Contribuer à la vraie connaissance des sujets étudiés; auteurs, œuvres littéraires, courants idéologiques et esthétiques, méthodes critiques. Option nette pour un discours qui repose sur des faits précis, une analyse objective et une méthodologie rigoureuse.

[Mes meilleurs ouvrages] : *Poésie et Symbole* (1965); François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* (édition critique, 1968); Albert Laberge, *La Scouine* (édition critique, 1986); Nelligan 1879-1941. *Biographie* (1987); Émile Nelligan, *Poésies complètes 1896-1941* (édition critique, 1991); Émile Nelligan, *Poèmes autographes* (1991).

J'ose croire que mes essais et études contribuent à la connaissance de la littérature québécoise en général [...] et à la connaissance de certains auteurs en particulier : F.-X. Garneau, Émile Nelligan, Albert Laberge. Je déteste les critiques qui bavardent et pontifient, j'aime ceux qui apportent du neuf, procèdent avec rigueur et méthode hors des chapelles et des partis pris et qui montrent aux jeunes comment travailler sous le signe du progrès et de la perfectibilité.

Il faut distinguer entre la critique journalistique et la critique savante : les deux ont suivi mon cheminement d'auteur, de chercheur et de professeur. On m'a consacré quelque deux cents articles de différente longueur et de différente qualité. Dans

l'ensemble, la réception de mes livres est positive [...] J'ai aussi reçu des centaines de lettres de professeurs, d'étudiants, de critiques, de simples lecteurs et leurs remarques et félicitations me font chaud au cœur. J'apprécie surtout les chaleureux encouragements des étudiants. Parmi mes livres, la *Biographie* de Nelligan [...] semble être le livre le mieux reçu, parfois même avec enthousiasme, au Québec mais aussi au Canada anglais et à l'étranger...



PAUL ZUMTHOR

Quand le Suisse
Paul Zumthor
s'installe à Montréal
en 1972 dans la

cinquante, il a derrière lui une longue carrière universitaire qui, pourrait-on penser, atteignait son apogée avec la parution de son *Essai de poétique médiévale* au Seuil. Mais c'était sans compter avec la vitalité de cet intellectuel; depuis, outre ses grands travaux sur le Moyen Âge (*Anthologie des grands rhétoriciens*, 1978; *Parler du Moyen Âge*, 1980; *La Lettre et la Voix : de la littérature médiévale*, 1987), il nous a donné des poèmes et des récits dont *Midi le juste* (1986), *La Fête des fous* (1987) et *La Traversée* (Prix Québec-Paris 1991).

[J'écris pour] un grand public cultivé, amateur de littérature. Besoin d'écrire depuis mon adolescence.

[Mon dessein] : Donner goût et saveur au fait d'être au monde.

[Mes livres qui me tiennent le plus à cœur] : Mes ouvrages de fiction (romans et nouvelles).

Ce qui [me] rapproche [de la littérature québécoise] est l'aspect poétique très fort.

[Mon apport à la littérature québécoise] : Sensations, impressions, sentiments inspirés par d'autres expériences et par le fait que je suis historien médiéviste.

[La réception de mes livres est] très bonne en général, dans un public limité, mais de qualité.

